

## Amazonie Équatorienne: rencontre avec le peuple Shuar

Un jour, un mois...il y a une saison déjà, nous arrivions à « la moitié du monde », cette partie de la terre où il n'y a pas plusieurs saisons pour un environnement, mais plusieurs environnements qui réagissent différemment à une seule et même saison. L'Équateur nous a semblé tout de suite très familier : nous avons découvert ce petit pays coincé entre trois monstres (la Colombie, le Brésil et le Pérou) comme des enfants découvrent un nouvelle source de jeux. Infinies sont les facettes de cette terre dont la culture est côtière, montagnarde, amazonnienne...et un mélange des trois.

En arrivant par le Nord au début de l'été, nous ne pouvions pas manquer l'Inty Raymi, la fête du soleil déjà célébrée par les Incas avant l'arrivée des Espagnols mais interrompue jusque dans les années 1940. Les indigènes Kishwa y célèbrent la fin et le renouveau de l'année agricole. C'est dans les environs d'Otavalo que les festivités sont les plus longues et les plus...sanglantes. Dans la petite ville de Cotacachi, dirigée depuis huit ans par le premier maire indigène du pays, l'apogée de la célébration a lieu avec la « grande bataille » qui, dans la tradition, doit rééquilibrer les forces et les énergies soulevées lors des précédentes cérémonies du bain purificateur et des offrandes à la

Terre. En ce dimanche très particulier, nous avons eu la chance de « descendre » à Cotacachi avec des villageois de la communauté de Tunibamba, qui étaient bel et bien décidés à se plier aux traditions, profitant de l'occasion pour régler leur compte avec leurs ennemis des villages alentours. Ce jour là, tout semble permis, alors on ne se gêne pas ! Mais il est inconcevable de partir le ventre vide, ni le sang pur : c'est ainsi que nous avons fait le tour des maisons du village dans lesquelles nous avons reçu à chacun de nos passages une grosse assiette de maïs bouilli, le *mote*, accompagnée d'une cuisse (où d'une tête, pour les moins chanceux) de cochon d'Inde et d'un verre de *Chicha*, boisson traditionnelle de maïs.

Le *trago* (la gnole !), servi dans des petits verres en plastique dans certaines demeures, était remplacé par un vin blanc sucré d'Italie chez les plus raffinés. Nous aurions dû partir depuis bien longtemps lorsque le groupe de danseurs du village, constitué des hommes les plus sours et les plus belliqueux, s'est mis en marche vers Cotacachi, en dansant de son départ de Tunibamba jusqu'à son arrivée sur la place principale. Nous n'étions pourtant pas les derniers à nous montrer mais le public était prêt à attendre. Deux groupes d'enragés armés de fouets et

vêtus de jambières poilues (leur accoutrement est censé imiter de façon très ironique le vêtement des *mestizos*) tournaient déjà sur la place, criant et chantant leur foi en leur tradition et en la Mère Terre. Notre groupe a rejoint l'arène, mais sans se mêler aux autres. Après une heure ou deux de ce spectacle, incarnant si bien le mouvement des choses dans l'univers, il valait mieux ne pas se trouver sur le chemin des danseurs qui n'avaient pas lâché leur bouteille de *trago* depuis quelques heures. Bientôt, même la police, présente en force, n'a plus été capable de contenir l'énergie dégagee. Les premières pierres, toutes plus grosses qu'un poing, ont été lancées d'un groupe à l'autre. Les plus sours n'avaient pas peur de s'aventurer dans le champ de bataille : ils y allaient même en courant, tandis que leur femme attendaient en pleurant de les ramener titubants et sanguinolents à la maison. Les plus chanceux en sont ressortis avec une grosse bosse sur le front et les yeux irrités par le gaz lacrymogène lancé par la police affolée ; Les plus inconscients... encore plus inconscients !

Nous aurions pu voir encore bien des danses, manger bien des cochons d'Inde et assister à bien des actes sanglants, mais les Kishwa ne nous semblaient pas encore assez belliqueux, et c'est chez les fameux

« réducteurs de têtes » que nous avons fait nos premières classes en Amazonie ! La route qui nous a menés en terre Shuar depuis la Sierra commençait alors tout juste à être secouée par les caprices du volcan Tunuraha qui, un mois plus tard, explosera en pleine nuit et traumatisera bon nombre de touristes du monde entier (mais pas nous, heureusement) réveillés à coups de pierres incandescentes.

Le peuple Shuar, comme beaucoup de peuples amazoniens, a vécu jusqu'à il y a peu de temps en autarcie quasi-totale, avant que les Salésiens prennent trop à cœur leur mission évangélistrice et décident de leur inculquer quelques « règles de bonne conduite ». Au risque de décevoir les amateurs d'exotisme, je tiens donc à préciser que les Shuars (appelés injustement *Jivaros* par les ethnologues et autres explorateurs) ne pratiquent plus l'art de la *tsantsa* (réduction de tête) depuis les années 1960 et ne vivent pas nus, encore moins avec un cache-sexe et des plumes dans les cheveux. Les femmes ont depuis longtemps appris à cacher leur poitrine, comme leur ont enseigné avec tant de bonne volonté leurs frères et sœurs catholiques, et les hommes à porter jeans et chemisettes. Mais l'essence du peuple Shuar est bien au delà de sa façon de se vêtir (nous savons maintenant que l'habit ne fait pas le moine, et encore moins l'indigène), et c'est ce que nous avons découvert en les côtoyant.

Après l'incursion des missionnaires dans leur territoire, les Shuars ont vu arriver d'autres étrangers. D'abord, ceux qu'ils appellent les colons, qui ne sont autres que les *mestizos* venus dans les années 1970 d'autres régions et villes d'Équateur pour « tenter leur chance » en Amazonie, comme l'encourageait alors l'État. (Encore aujourd'hui, les terres se vendent une bouchée de pain. On nous a expliqué que l'État offrait 5



Danseurs Shuars et nous

hectares de terre à chaque colon, en plus d'une maison et de la nationalité équatorienne pour les étrangers. Tout cela, bien entendu, sans en toucher mot aux propriétaires ancestraux de ces terres qui entrent fréquemment en conflit avec les nouveaux venus). Mais en plus d'attirer les pauvres, l'Amazonie est aujourd'hui dans la ligne de mire des plus riches : les entreprises minières et forestières étrangères qui, pour arriver à leurs fins, n'hésitent pas à acheter la population.

En tant qu'étrangers, nous ne sommes donc a priori pas les bienvenus en terre Shuar, et en comprenons les raisons. Il nous faudra passer quelque temps auprès des autorités locales pour nous frayer un chemin par la grande porte. Beaucoup de paroles, de promesses et d'honnêteté nous ont finalement permis d'obtenir la confiance du Gouvernement Territorial Shuar Arutam (GTSHA) créée en 2003 grâce à la collaboration du peuple Shuar et d'une fondation de protection de l'environnement (Fondation Natura).

Suite à plusieurs réunions avec les représentants du gouvernement, nous avons finalement été invités à Santiago, petite ville dont la population est constituée de Shuars et de colons. Nous aurions dû mettre

sept heures pour atteindre la ville, et c'est finalement onze heures qu'il nous a fallu pour parcourir 150 kilomètres de piste creusée dans les flancs des collines qui n'ont de cesse de s'effondrer à chaque grosse pluie. Les chauffeurs de bus, habitués à ce genre d'incident, prennent leur mal en patience. Il n'ont de toute façon pas le choix et, dans leur mauvaise foi sans limite, tentent de calmer les passagers énervés en leur répétant : « La pelleuse arrive bientôt ! » avant d'aller faire un somme au fond du bus. Au bout de trois heures d'attente, les oreilles dégoulinantes de musique affreuse, on en vient à se demander ce que l'on fait là : on apprend probablement à travailler son humilité.

Santiago est un oasis de « civilisation » au milieu de la Nature. Et comme si la Nature était une ennemie, il faut lui rappeler chaque jour qui commande. On a commencé il y a maintenant quelques années à remplacer les maisons de bois et de bambou par du ciment et de la taule ondulée. C'est moins cher, ça dure plus longtemps et surtout, c'est terriblement moderne. Bien entendu, une ville « moderne » ne va pas sans musique, de préférence très forte. Comme chaque citoyen prend son rôle très au sérieux, nos pauvres oreilles se trouvent

Nous savons maintenant que l'habit ne fait pas le moine, et encore moins l'indigène.

prises entre la folie des uns et l'obsession des autres à vouloir dominer le monde par n'importe quel moyen.

Pourtant, Santiago a quelque chose d'attachant. Il n'y a qu'une longue et grande rue poussiéreuse et tortueuse où chacun accorde de l'importance à celui qu'il croise. Posséder une voiture, même en très mauvais état, c'est être très riche : on peut donc compter les véhicules sur les doigts de la main. A Santiago se retrouvent tous les « bouseux » des alentours qui descendent en bus ou à pied, chaussés de leurs bottes, vêtus de leur plus beaux atours pour venir y acheter un peu d'essence pour leur moteur de bateau ou leur générateur (ou tout simplement pour alimenter leurs lampes à pétrole faites maison), quelques provisions et remplir quelques papiers administratifs. Nous baignons déjà dans la culture Shuar, une culture en apparences décalée de celle des villages, mais au fond, pas vraiment différente.

Grâce à notre ami Patricio, membre du gouvernement autonome jusqu'au début de cette année, et à son oncle Pedro, maire indigène de Santiago, notre perspective du monde Shuar s'est considérablement élargie. Dès nos premiers jours à Santiago, Patricio a tout mis en œuvre pour nous faire connaître la vie au sein d'un village, chose qui aurait été impossible sans l'aide d'un Shuar. Même en sa présence, les habitants des communautés étaient très méfiants. « Qui sont-ils ? ». Des prospecteurs, des journalistes, des ethnologues venus les observer une énième fois comme des bêtes curieuses ? A leurs yeux, les uns ne valent pas mieux que les autres. Alors, juste des touristes ? Surtout pas ! Patricio a toujours rectifié le tire : « Ce ne sont pas des touristes, ce sont mes amis ! ». Manière délicate de faire comprendre à nos in-

terlocuteurs que nous ne voyageons pas les poches remplies de billets de cent dollars, mais seulement avec l'humble intention de mieux connaître leur peuple et d'apprendre ce qu'ils voudront bien nous enseigner de leur sagesse. Ça passe ou ça casse !

Nous avons donc fait nos premières classes dans le village de San Luis, situé sur la rive du Rio Santiago, à une heure à peine de la ville en *peke-peke* (canot traditionnel) à moteur. Notre surprise fut grande en découvrant cette petite communauté située si prêt de la ville, et pourtant si proche et respectueuse de ses traditions.

nous l'a expliqué le maire de Santiago, les Shuars ne s'embrassent pas pour se prouver leur amour : ce sont les femmes qui offrent leur salive à leur mari et aux amis de leur mari. Il est vrai que nous nous serions parfois passé d'une telle preuve d'amour, mais l'habitude aidant, nous sommes devenus de vrais buveurs de *chicha*, finalement séduits par les différentes saveurs qu'elle peut avoir selon la quantité de sucre naturel (tiré d'un petite tubercule rosée) ajouté au manioc et, comme aiment à le préciser les Shuars eux-mêmes, selon celle qui la prépare !

Après cette première introduc-

Le Shuar vous offre ce qu'il a de plus précieux, l'amour de son (ou ses) épouse(s).



Après-midi studieuse à San Luis

En arrivant, nous avons commencé par nous asseoir dans la maison communautaire, faite de murs de bambou et d'un toit de feuilles de palmes séchées, et avons bu à tour de rôle la *chicha* que les femmes faisaient passer dans des moitiés dealebasse. En tant qu'invités, impossible de passer à côté de cette tradition : le Shuar vous offre ce qu'il a de plus précieux, l'amour de son (ou ses) épouse(s). La *chicha* est en effet le produit du manioc mastiqué par les femmes puis fermenté légèrement pour lui donner un petit goût piquant. Comme

tion au mode de vie Shuar, nous avons fait connaissance avec les habitants. Il a fallu expliquer aux enfants que nous n'étions pas des coupeurs de tête, comme la légende le dit de tous les Blancs (un comble pour un peuple qui réduisait encore les têtes il y a 50 ans à peine !) après quoi nous avons appris l'origine du village. Trois frères, Luis, Martin et Ramon, ont quitté leur communauté il y a 5 ans pour créer leur propre village, sur un autre site. Une façon de survivre pour un peuple dont le taux de natalité est sept fois supérieure au nôtre ! Il

Bien entendu, les « gringos » que nous sommes ne font pas le poids.

est d'ailleurs très difficile pour eux de croire que nous n'ayons pas encore d'enfants à notre âge. L'enfant ne représente-t-il pas la survie d'un peuple ? Qu'est-ce qui peut avoir plus d'importance que d'avoir un enfant ? Que l'on soit pauvre, que l'on soit riche, que l'on soit en bonne santé ou pas, notre rôle sur terre n'en est en rien modifié !

Il n'y a presque pas d'argent à San Luis. Le peu de dollars (le Dollar remplace le Sucre depuis 2000) que le village gagne en vendant du plantain et quelques vaches revient à une caisse commune qui sert à payer l'essence pour le bateau, du sel pour la cuisine, du savon et les études des enfants qui désirent en faire. Tout ce dont les habitants ont besoin pour survivre, ils le produisent où se le procurent eux-mêmes. Certains Shuars refusent donc qu'on les prenne en pitié parce qu'ils sont soi-disant pauvres. « Nous ne sommes pas pauvres ! Au contraire, nous sommes bien plus riches que bien des hommes. Nous sommes même plus riches que vous ! ». La forêt est bonne pour eux, et vivre en harmonie avec elle, savoir la comprendre, l'écouter, ne pas la blesser est une richesse qui vaut plus que tous les dollars du monde. Contrairement à bien

des existences vides et fanées, celle du Shuar est pleine. Pleine d'amour, de ressources, de sens.

Le lendemain de notre arrivée, Martin a décidé de nous emmener chasser. C'est ainsi que nous avons pénétré dans la jungle pour la première fois depuis notre arrivée en territoire Shuar. Comme lui, nous avons chaussé nos bottes car les chemins sont parfois très humides, puis lui avons emboîté le pas. Bien entendu, les « gringos » que nous sommes ne font pas le poids, et nous avons été semés rapidement. Chacun à notre rythme, nous avons cheminé en silence, apprenant de nouveaux sons, de nouveaux tons de vert, de brun et de bleu, de nouvelles odeurs et de nouvelles énergies. Selon les Shuars, la forêt est un monde rempli d'esprits : ceux de leurs pères disparus, dont l'âme vit dans les arbres, ceux des puissants *Ibishin* (shamans) circulants en permanence dans l'air, ceux des animaux et des plantes. Il faut entrer en forêt comme on entre dans la vie, avec respect, recueillement, bonté. La forêt sent celui qui lui résiste et peut le châtier sévèrement : le « mal aire » le prend, l'enveloppe et peut le tuer. Seule l'intervention d'un *ibishin* peut alors le sauver.

tant protégée par les organisations environnementales. Mais Martin ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense : « Quand je vais chasser, je dois parfois marcher dix heures pour rapporter du gibier à la maison. Je chasse même souvent de nuit pour mieux surprendre les animaux. Je ne peux pas me permettre de respecter des lois imposés par des hommes venus de l'extérieur qui ne savent même pas ce que signifie le fait de chasser pour sa propre survie ! ». Une fois rentrés au village, nous avons remis le toucan à la femme de Martin qui l'a immédiatement déplumé, vidé et coupé en morceaux puis mis à bouillir. Le soir-même, je me retrouvais en face d'une assiette ou baignaient des pattes bleue dans un jus de cuisson fade, le tout accompagné de plantain bouilli : nous découvriions la gastronomie Shuar !

Les matins suivants, nous avons pris nos petits-déjeuners avec Martin qui était heureux de nous offrir des repas sains et 100% naturels. Rien que pour nous, ses enfants étaient allés attraper des grenouilles au bord de la rivière la veille, que sa femme avec fait bouillir dans l'eau, avec la tête et les tripes. Sur une feuille de bananier gisaient également quatre oisillons calcinés en position de fœtus et, pour ne pas que nous mourrions de faim, nous nous voyions tous les deux bénits d'une assiette pleine d'un brouet ou attendait un gros morceau de tapir. A cette étape de mon récit, je tiens à rappeler que, bien que je n'étais plus vraiment végétarienne en pratique à ce moment-là, je l'étais et le suis toujours dans l'âme. De plus, habituée au pain/beurre au petit-déjeuner, j'avoue que j'ai fait preuve d'une extrême faiblesse en ne mangeant pas ma grenouille. De son côté, David a eu un peu de mal à avaler la peau élastique et les tripes de l'animal dont la préparation n'a vraiment rien à voir avec nos cuisses de grenouilles !



Petit-déjeuner gourmand: grenouilles et tapir

Martin est parti avec un fusil rustique, trois cartouches et une sarbacane qu'il n'utilise que pour tuer les petits oiseaux en leur tirant une minuscule flèche dans la tête ou dans le cœur. Ce jour-là, nous avons marché six heures dans la jungle pour ne revenir qu'avec un toucan, espèce pour-



La marraine

A chaque repas, une nouvelle surprise, emballée comme un petit cadeau dans une feuille de bananier : des scarabées, des poissons minuscules cuits tels quels et même...des larves. Ce jour-là, nous sommes allés nous-mêmes à la chasse aux gros vers avec les filles de Martin. Il a fallu marcher plus d'une heure dans la jungle, jusqu'à l'endroit où un palmier avait été coupé deux mois auparavant : c'est dans ce genre d'arbre pourri qu'une espèce de scarabées vient déposer ses œufs. Quelques temps après, de grosses larves jaunes s'y développent. C'est ce moment que choisissent les Shuars pour attaquer le tronc à coups de machette et dénicher les vers dans leurs galeries. Tous en raffolent, à tel point qu'ils ne jugent pas nécessaire de les tuer avant de les manger. Il suffit d'une larve pour nourrir une personne pendant toute journée tant elle est chargée en protéines ! Mais il y a une autre façon de les préparer, celle que nous expérimenterons : cuites à la braise dans une feuille de

bananier avec un peu de cœur de palmier...

Le jour suivant, j'ai été initiée à la fabrication de la *chicha*. Une *minga* (travail communautaire) devait avoir lieu le lendemain et c'était donc un bon prétexte pour débiter ma formation de femme Shuar. Après le petit-déjeuner, toujours aussi appétissant, je suis donc partie avec la femme et les filles de Martin jusqu'à un de leurs champs de manioc, à une vingtaine de minutes de marche, un grand panier tressé dans le dos et une machette à la main. Le champ se trouvait dans une belle clairière que Martin avait lui-même défrichée. Nous avons choisi les pieds qui semblaient arrivés à maturité puis avons creusé le sol sablonneux avec la pointe de nos machettes. Quand les racines sont enfin apparues, il a fallu creuser un bon moment avec les mains avant d'être capables de les sortir de leur trou. Immédiatement après les avoir extraites du sol, nous les avons épluchées à la machette. Sous l'épaisse enveloppe terreuse est alors apparue l'essence du peu-

ple Shuar, sa nourriture, son eau, sa vie : un beau tubercule blanc comme du lait. J'ai porté les quelques kilos de manioc jusqu'au village tandis que mes compagnes ramenaient un régime de bananes, quelques papayes bien mûres et le petit dernier sur leur dos. Arrivées à la maison, nous avons coupé le manioc en cubes puis l'avons mis à cuire dans une grande gamelle au-dessus du feu. Quand il a été assez tendre, nous avons pu passer aux choses sérieuses : on m'a alors confié une spatule en bois de la taille d'une rame et j'ai dû remuer, remuer encore tout en écrasant le manioc pour en faire une sorte de purée. J'ai compris pourquoi les femmes Shuars sont les plus musclées que j'ai vues depuis le début de mon voyage : elles marchent des heures chaque jour et font de la *chicha* tous les deux ou trois jours en moyenne !

Pendant que je remuais, assise sur un tabouret devant la gamelle, on m'a tendu un petit tubercule rose. « Mâche ! », m'a-t-on dit. Les femmes présentes en ont elles-mêmes engouffré un morceau dans leur bouche. La scène était d'une informalité sans bornes : tandis que je désespérais de « faire de l'eau » (comme on m'avait expliquer brièvement) sans avaler la moitié de ce que j'avais dans la bouche, elles parlaient de tout et n'importe quoi, avec l'humour qui leur est propre, comme si elle ne faisait que mastiquer un gros chewing-gum. Puis, avec délicatesse et aisance, l'une d'elle a craché un liquide rosé dans la gamelle, puis une autre, rendant ainsi ma tâche de « remueuse » un peu plus facile. Mais toutes ayant rempli leur tâche, il a bien fallu que je me jette à l'eau. Mais comment ? Avez-vous déjà essayé de cracher dans la soupe ? ! Je n'ai évidemment pas eu l'élégance de la femme Shuar. J'ai du m'y reprendre à deux fois, me retenant très fortement de ne pas tout cracher par terre

plutôt que dans la gamelle ! Ce petit jeu s'est répété une bonne dizaine de fois pendant lesquelles il a également fallu mastiquer la purée que j'étais en train de préparer ! Quand on a estimé que c'était « assez », nous avons couvert la gamelle et attendu une demi-journée avant de rajouter l'eau ainsi qu'un petit échantillon de *chicha* déjà fermentée pour accélérer le processus.

Le lendemain, nous nous sommes levés à l'aube, peu après l'appel journalier du chef du village vers 4h30. La journée qui nous attendait promettait d'être fatigante. Sur le conseil de Martin, nous avons englouti des litres de la *chicha* préparée la veille pour rester hydratés et le ventre plein. Les hommes du village se retrouvaient pour exécuter un travail communautaire d'entretien de chemins à trois heures du village. Tandis que les femmes allaient les retrouver vers midi pour leur apporter un peu de nourriture, David et moi nous sommes joints à eux. En tant que seule femme présente, on m'a donc confié un panier dans lequel ont avait placé un gros bidon en plastique rempli de *chicha* (qu'il fallait ouvrir fréquemment pour ne pas que le gaz dégagé par la boisson le fasse exploser dans mon dos !) et une moitié de calebasse. A chaque pose, mon rôle a été de servir la *chicha* à tous les hommes présents, c'est-à-dire de leur présenter le bol plein à ras bord, d'attendre qu'il aient terminé de boire, puis de remplir de nouveau le bol et de recommencer la ronde jusqu'à ce que tous aient bu à leur soif.

Alors que les hommes étaient déjà en train de défricher le chemin, les chiens qui nous accompagnaient ont senti quelque chose. D'un trou à quelques mètres du sentier est sorti un tatou affolé par les aboiements. Les chiens et trois hommes lui ont emboîté le pas dans une course-poursuite dont le dénouement allait s'avérer mortel pour la pauvre bête qui a



Une larve bien grasse

fini par se réfugier dans l'une de ses galeries, quelques centaines de mètres plus loin. Seulement munis de leur machette et aidés par le flair des chiens, les hommes sont parvenus à prendre le tatou au piège dans sa propre tanière puis, avec la force de deux hommes, à l'attraper par les pattes et à lui tordre le cou !

Ils étaient au comble de l'euphorie lorsqu'ils sont venus me l'apporter : quand l'homme chasse, c'est toujours une femme qui ramène le gibier. Étant la seule représentante de mon sexe ce jour-là, je n'ai pu échapper à la règle. J'espérais intérieurement que la grosse bête de 15 kilos n'entrerait pas dans mon panier mais, manque de chance, elle passait tout juste. Heureusement que mon bidon de *chicha* était terminé !

Quand les femmes nous ont rejoints, elles se sont immédiatement occupées du tatou, à

notre grande surprise. Inutile de le garder pour plus tard : autant le manger puisque tout le monde avait faim ! Elles ont d'abord allumé un feu avec une braise qu'elles avaient amenée du village et ont ensuite chauffé la carapace de l'animal dans les flammes pour enlever la partie superficielle. Puis elles ont découpé le tatou à la machette et l'on lavé dans un bout de ruisseau aux eaux stagnantes. Les morceaux de viande ont cuit une demi-heure dans l'unique ustensile amené du village : une grande casserole. Quand tout a été prêt, on a déposé les pièces de viande sur une grande feuille de bananier avec quelques plantains bouillis et chacun s'est servi !

Tout ne fut pas simple pendant ce séjour en Amazonie. Au contraire, nous avons même pensé être victimes d'un mauvais sort jeté par un quelconque shaman ! Ce fut l'occasion

En tant que seule femme présente, on m'a confié un gros bidon en plastique rempli de *chicha* (qu'il fallait ouvrir fréquemment pour ne pas que le gaz dégagé par la boisson le fasse exploser dans mon dos !)

d'apprendre à attendre et de ne pas croire que, parce que la civilisation s'est transportée en Amazonie, elle y soit pour autant la bienvenue. Pourtant, les Shuars ont commencé à l'ap-

laide de personnes motivées et conscientes, se battent pourtant pour défendre leur droit à l'éducation et à la santé, tout en refusant l'argent facile que leur propose l'industrie minière et

qui en avaient fait la demande.

« Pour nous, l'électricité est une question de santé publique et d'éducation. Nous avons passé des dizaines d'années à nous abîmer les yeux et les poumons à la lueur des lampes à pétrole. Nous voulons avoir une chance de vivre sains et éduqués, comme les autres ! », revendiquent les Shuars.

Notre expérience en territoire Shuar fut d'une intensité rare. Étrangement, plus nous découvrons de différences entre nos deux modes de vie, plus le fossé qui nous séparait semblait se combler et nous rapprocher. Plus ce que nous apprenions d'eux semblait nous rappeler nos origines. Dans la fatigue, la surprise et parfois même le dégoût, nous avons réalisé à quel point nous sommes tous humains, modelés par une même main, issus d'une même terre ; que nos modes de vie, bien que différents, nous mèneront à un destin commun.

A tous nos amis shuars, équatoriens et français, Yumin sam me, Gracias, Merci !



Balade en peke-peke

prendre et à piocher dans cette civilisation ce qui leur semble utile pour leur bien. L'argent a chamboulé bien des valeurs dans ce milieu où l'on sait mal l'utiliser. Certains Shuars, avec

forestière. C'est dans ce sens que nous avons terminé notre séjour en territoire Shuar en tant que traducteurs d'un Américain venu installer des panneaux solaires dans les villages

Nous tenons à remercier : Etienne Moine et Maria ; Nathalie Weemaels ; Auki Tituaña, maire de Cotacachi ; Cecilia et Robinson Farinango ; Patricia Peñeherrera et Santiago Kingman ; Patricio Chumbia ; Pedro Uvijindia, maire de Santiago ; Angel Nantip, Président du GTSHA ; Miguel Antunish, Président de l'Association Shuar Limon ; Martin, Luis, Ramon et leurs familles ; Claudio de Nantip ; Walt Ratterman ; les sœurs de la missions Yaupi ; Madelena ; Philippe de Terres d'Aventure ; et Delphine, notre Webmaster !

## Nos sponsors :

**ANA**  
AGENCE  
PHOTOGRAPHIQUE  
DE PRESSE



**INTERSPORT**  
VANNES



**FUJIFILM**



**Voyageurs**  
DU MONDE

Défi jeune (DDJS du Morbihan)

Praxis

**Crédit Mutuel**  
LA banque à qui parler

ameriquenordsud@netcourrier.com  
davidducoin@netcourrier.com  
baudinjulie@hotmail.com

Julie BAUDIN  
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com